

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

B.D.I.C.

Toutes les Femmes de France

A vous tous, soldats de France, je viens donner des nouvelles de vos mères, de vos femmes, de vos filles, de toutes celles que vous avez laissées derrière vous dans la chère maison, à la maison. Je viens vous dire ce qu'elles font à l'heure où j'écris, à l'heure où vous me lisez, et le tableau que vous auriez sous les yeux, si vous pouviez tout à coup revenir, pousser la porte et crier joyeusement : « C'est moi, mes chéries, me voilà ! »

Alors vous les verriez se lever de leur fauteuil ou de leur chaise, si émues, si heureuses !... Et vous verriez, au même instant, rouler à terre l'ouvrage qu'elles tenaient sur leurs genoux et s'éparpiller sur le sol les pelotons de laine et les longues aiguilles de bois.

Jadis, quand Duguesclin fut fait prisonnier, il fixa lui-même sa rançon, et il la fixa très haut : « Toutes les femmes de France, dit-il fièrement, fileront pour la payer. » Vous n'êtes pas prisonniers, puisque c'est vous qui faites des prisonniers, hommes et drapeaux. Les femmes de France ne silent plus : les rouets et les fuseaux de nos aïeules ne sont plus que des objets de curiosité. Mais elles travaillent toujours, de leurs doigts agiles : elles cousent, elles tricotent.

Or, comme elles pensent tout le temps à vous, rien qu'à vous, et comme elles n'ont qu'un souci en tête : savoir de quoi vous pouvez avoir besoin, cette idée leur est venue que la mauvaise saison approche et qu'un bon gilet sous la capote vous serait d'un grand secours contre le froid. Sitôt dit, sitôt fait. De tous les magasins, de toutes les boutiques, de toutes les fabriques elles ont fait venir tout ce qu'elles ont pu trouver de laine. Et, tout de suite, elles se sont mises à l'ouvrage.

Elles s'y sont toutes mises, dans les villes et dans les campagnes, dans la maison du riche comme dans le logis du pauvre, toutes les femmes de France, les vieilles et les jeunes, les grand'mamans dont les mains tremblent un peu, et les fillettes qui s'appliquent et qui se dépêchent. Car il faut aller vite, vite, en faire beaucoup : le soir, on compare sa tâche, et celles qui ont abattu le plus de besogne s'en réjouissent, parce qu'il est pour vous.

Dans des temps comme ceux où nous vivons, on aime à ne pas se sentir seul : aussi, elles se réunissent pour travailler ensemble. Elles mettent en commun les nouvelles qu'elles ont reçues de vous. Chacune, à son tour, déplie, pour la centième fois, une lettre, la dernière lettre que vous avez envoyée, celle où vous racontez comment vous avez donné la chasse aux Boches, la baionnette dans les reins. Elle en lit des passages à haute voix. Si vous voyez alors toutes ces bonnes Françaises relever leur front, qu'elles tiennent penché sur leur ouvrage ! Si vous voyez cet éclair qui brille dans

leurs yeux, un éclair de fierté parce que vous êtes si braves !

Ah ! chers soldats, si vous le voyiez, vous seriez récompensés de toutes les fatigues que vous supportez, de tous les dangers que vous affrontez.

Et les aiguilles, qui n'ont pas interrompu leur labeur, redoublent de vitesse : elles vont et viennent dans le silence qui s'est fait, un silence recueilli, grave, ému, tout plein de vous.

J'ai pensé que cela vous ferait plaisir d'entendre ainsi parler de celles que vous aimez et qui vous aiment. Vous en aurez plus d'ardeur et d'entrain que jamais à vous battre pour elles. Car plus encore que leurs gilets de laine et plus que leurs tricots, ce qui vous fait chaud au cœur, c'est leur tendresse.

René DOUMIC,
de l'Académie française.

SITUATION MILITAIRE

16 OCTOBRE, 15 heures. — Les progrès indiqués dans le communiqué d'hier soir sont confirmés. A notre aile gauche, l'action des forces alliées s'étend maintenant de la région d'Ypres à la mer.

16 OCTOBRE, 22 heures. — A notre aile gauche, l'action a continué avec vigueur ; partout nous tenons, nous avons gagné du terrain sur certains points et occupé notamment Lavantie à l'est d'Estaires, dans la direction de Lille.

Aucun incident notable à signaler sur les autres parties du front, sauf une attaque infructueuse des Allemands dans la région de Malancourt, au nord-ouest de Verdun.

17 OCTOBRE, 15 heures. — Calme relatif sur la majeure partie du front.

A notre aile gauche, pas de modification dans la région d'Ypres.

Sur la rive droite de la Lys, les troupes alliées ont occupé Fleurbaix, ainsi que les abords immédiats d'Armenières.

Dans la région d'Arras et dans celle de Saint-Mihiel nous avons continué à gagner quelque terrain.

17 OCTOBRE, 22 heures. — Sur le front, simple canonnade.

A notre aile gauche, les progrès continuent. Les troupes britanniques se sont emparées de Fromelles, au sud-ouest de Lille. Sur le canal d'Ypres à la mer, nos fusiliers marins ont repoussé une attaque allemande.

18 OCTOBRE, 15 heures. — A notre aile gauche, au nord du canal de La Bassée, les troupes alliées ont occupé le front Giverny-Illies-Fromelles et repris Armenières.

Au nord d'Arras, la journée d'hier a été marquée par une avance sensible de notre part.

Entre la région d'Arras et l'Oise nous avons légèrement progressé sur certains points.

Au centre et à notre aile droite, la situation est stationnaire.

18 OCTOBRE, 22 heures. — Dans la nuit dernière, deux violentes attaques ont été tentées par les Allemands au nord et à

l'est de Saint-Dié, elles ont été repoussées avec des pertes sérieuses pour l'ennemi.

19 OCTOBRE, 15 heures. — A notre aile gauche, entre la Lys et le canal de La Bassée, nous avons progressé dans la direction de Lille.

Des combats extrêmement opiniâtres se livrent sur le front La Bassée-Ablain-Saint-Nazaire. Nous avançons mais non pas dans ces deux localités.

Au nord et au sud d'Arras, nos troupes se battent sans répit depuis plus de dix jours avec une persévérance et un entrain qui ne se sont à aucun moment démentis.

Dans la région de Chaulnes, nous avons rejeté une forte contre-attaque ennemie et gagné quelque terrain.

Au centre, rien à signaler.

A notre aile droite, en Alsace, à l'ouest de Colmar, nos avant-postes sont sur la ligne Bonhomme-Pairis-Soultzeren. Plus au sud, nous occupons toujours Thann.

19 OCTOBRE, 22 heures. — Entre Arras et Roye, légers progrès. Sur plusieurs points, nos troupes sont parvenues jusqu'aux réseaux de fils de fer de la défense.

Dans les environs de Saint-Mihiel, nous avons gagné du terrain sur la rive droite de la Meuse.

Sur le reste du front, aucune nouvelle importante n'est parvenue.

EN BELGIQUE

Les troupes allemandes occupant la Belgique occidentale n'ont pas dépassé la ligne Ostende-Thourout-Roulers-Menin.

L'armée belge a vigoureusement repoussé plusieurs attaques dirigées par les Allemands contre les points de passage de l'Yser.

L'artillerie lourde ennemie a canonné sans résultat le front Nieuport-Vladslo.

Les forces alliées, et notamment l'armée belge, ont non seulement repoussé de nouvelles attaques allemandes, mais se sont avancées jusqu'à Roulers.

Les attaques allemandes entre Nieuport et Dixmude ont été repoussées lundi par l'armée belge, aidée efficacement par l'escadre britannique.

EN RUSSIE

Sur la rive gauche de la Vistule, dans la journée du 13 octobre, les troupes russes ont repoussé les attaques allemandes dirigées sur Varsovie et Ivangorod.

Aucun changement notable sur le front de la Prusse orientale.

Au sud de Przemysl, les combats continuent ; les Russes ont fait 500 prisonniers.

SITUATION MARITIME

Le croiseur anglais *Yarmouth* a coulé près de Sumatra le steamer allemand *Markomania*, de la Compagnie Hamburg-America, et capturé le vapeur grec *Pontoporos*. Ces deux navires avaient été signalés comme accompagnant, pour le ravitailler, le croiseur allemand *Emden*. Le *Yarmouth* a fait 40 prisonniers allemands.

Le gouvernement australien annonce la capture du bateau allemand *Komet*, qui avait à bord un poste complet de T. S. F.

Le 15 octobre, dans l'après-midi, le croiseur anglais *Hawke* a été coulé par un sous-marin allemand au large de la côte

d'Écosse. Tout l'équipage, sauf 30 hommes, a été noyé. Le *Hawke* était un croiseur ancien, datant de 1891, d'un déplacement de 7,500 tonneaux et armé de deux canons de 23 et de 10 de 15.

Une attaque tentée à la même heure sur le *Theseus*, croiseur semblable au *Hawke*, n'a pas eu de succès.

Le *Bruix* et la *Surprise* ont bombardé, après sommations restées sans réponse, deux postes du Cameroun, Compo et Kribili, les 11, 12, 13 et 14 octobre.

Le 17 octobre, dans l'après-midi, le croiseur-conducteur d'escadrilles anglais *Unlaunted*, qui vient de terminer ses essais et de prendre armement, a coulé au large des îles de la côte hollandaise les quatre contre-torpilleurs allemands *S145*, *S147*, *S148*, *S149*. Les pertes anglaises ont été fort minimales : un officier et quatre marins blessés, 31 survivants allemands ont été faits prisonniers.

INFORMATIONS OFFICIELLES

PRÉSIDENCE DE LA RÉPUBLIQUE. — Les étudiants de l'Université de Glasgow ont adressé au Président de la République une lettre par laquelle ils le prient de vouloir bien accepter le titre de recteur de leur Université.

Le poste de « lord rector » a été occupé par les hommes les plus considérables du Royaume-Uni, parmi lesquels lord Beaconsfield, lord Roseberry, M. Asquith, M. Balfour. Le titulaire actuel est M. Birrell, secrétaire d'Etat pour l'Irlande, dont le mandat triennal est sur le point d'expirer. Jamais jusqu'ici aucun étranger n'avait porté ce titre.

M. Raymond Poincaré a accepté l'hommage des étudiants de Glasgow et les a remerciés de leur gracieuse pensée.

PRÉSIDENCE DU CONSEIL. — MM. Briand, ministre de la justice, et Sarraut, ministre de l'instruction publique, sont partis en mission dans les départements de la Meuse et de la Meurthe-et-Moselle pour se rendre compte des besoins des populations des régions qu'avait envahies l'ennemi.

M. Malvy, ministre de l'intérieur, est allé à Paris régler certaines questions intéressant son département ministériel.

Pendant leur absence, M. René Viviani, président du conseil, fera l'intérim des trois ministères de la justice, de l'instruction publique et de l'intérieur.

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR. — Le gouvernement a décidé de porter à la connaissance du pays, par la voie du « Journal officiel », la belle conduite des fonctionnaires ou citoyens français qui se sont particulièrement distingués depuis le début des hostilités.

Au premier rang de ce nouveau « Tableau d'Honneur » figurent : MM. Langlet, maire de Reims; Colin, adjoint au maire de Saint-Dié; Louis Paillard, commerçant; Notin, curé; Fouquer, directeur d'école, à Vitry-le-François; Regnault, procureur général à Amiens.

MINISTÈRE DU COMMERCE. — Un décret créé pendant la durée de la guerre et à titre temporaire un office de produits chimiques et pharmaceutiques.

Cet organisme technique s'efforcera d'établir en France la fabrication de produits qui jusqu'à présent étaient le monopole des nations étrangères.

MINISTÈRE DES TRAVAUX PUBLICS. — M. Marcel Sembat, ministre des travaux publics, a procédé à l'examen sur l'Oise, l'Aisne et la Marne des principaux ponts détruits au cours des opérations militaires. Plusieurs de ces ponts pourront, d'accord avec l'autorité militaire, être rétablis, et, dans tous les cas, il importe de faire disparaître complètement l'obstacle que leurs débris apportent à la navigation, sur un grand nombre de points ; il paraît possible d'assurer à bref délai la reprise des transports fluviaux indispensables au ravitaillement de la population civile, notamment en arrivages en charbon.

MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE. — Un décret autorise les médecins-vétérinaires belges à exercer leur profession en territoire français pendant la durée de la guerre.

Les droits d'entrée sur les viandes fraîches sont suspendus à partir du 16 octobre.

MINISTÈRE DU TRAVAIL. — Un décret stipule que jusqu'à la date qui sera fixée après la cessation des hostilités, il ne pourra être procédé à aucune saisie-arrest ni aucune signification de transport ou cession portant sur les salaires, quel qu'en soit le montant, et les appointements ou traitements ne dépassant pas 2,000 fr., si ce n'est pour le paiement des dettes alimentaires.

Pendant cette même période et sous la

même restriction, l'effet des saisies-arrests opérées ou des transports ou cessions signifiées avant la promulgation de ce décret est suspendu.

Le Gouvernement belge au Havre

Depuis l'installation du gouvernement belge, l'élégante ville du Havre, qui, par la largeur de ses rues et de ses avenues, l'importance de ses bâtiments municipaux, la hauteur de ses maisons, peut être comparée à un joli quartier de Paris, a pris une animation inaccoutumée. La circulation des automobiles, des voitures, des passants s'est accrue. Les hôtels regorgent de voyageurs. La rade elle-même, déjà si vivante d'ordinaire, offre un surcroit de mouvements, d'allées et venues de bateaux de toutes tailles laissant claquer au vent les pavillons des nations aliées.

C'est dans le faubourg tout flamboyant de Sainte-Adresse, parmi les villas et les pavillons si pittoresquement étagés aux flancs de la falaise, que la municipalité havraise et le gouvernement ont logé nos hôtes.

Il n'était pas chose facile. Tout manquait, surtout le personnel de service, absent durant l'hiver. On mit beaucoup de bâti et de méthode à l'organisation de ces demeures. Les premières heures, il y eut quelque désarroi ; mais cela dura peu. Aujourd'hui, tous ceux à qui nous devions une hospitalité confortable se lèvent de l'accueil qui leur a été fait. L'établissement dit « l'Hotellerie » est le siège du gouvernement ; les ministres d'Etat sont dans un autre vaste immeuble voisin ; le corps diplomatique est à l'hôtel des Régates. Tous les services ministériels sont auprès des ministres. Seuls le ministère des affaires étrangères et le ministère de la guerre sont placés à part. Un bureau de poste et de télégraphie a été créé, qui est réservé exclusivement au gouvernement belge. Le timbre-poste belge est devenu légal, et le timbre du ministre de France porte maintenant cette inscription : « Légation française auprès du gouvernement belge, le Havre. »

Les Havrais espèrent que les souverains belges eux-mêmes leur feront l'honneur de séjourner dans leur ville. On a prévu déjà cette éventualité. Un des plus notables industriels de la région a mis patriciairement sa belle demeure de Sainte-Adresse et le parc qui l'entoure à la disposition du roi et de la reine.

Échange de télexgrammes

M. Carton de Wiart, ministre de la justice de Belgique, a adressé du Havre au Président de la République le télexgramme suivant :

Les membres du gouvernement belge et les ministres d'Etat installés au Havre prirent Monsieur le Président de la République française d'agréer l'hommage de leurs sentiments très respectueux. Ils remercient cordialement le gouvernement français d'avoir bien voulu déléguer M. Augagneur, ministre de la marine, pour les accueillir au débarquement et leur souhaiter, en son nom, la bienvenue. Ils expriment aussi toute leur gratitude pour les dispositions prises en vue de leur faciliter ici le libre exercice des droits et des devoirs de la souveraineté nationale belge, en attendant l'heure prochaine où sonnera le triomphe définitif du droit.

Jamais ils n'oublieront avec quel empressement la France, garante de notre neutralité, a voulu joindre au respect de la parole donnée le réconfort de l'amitié la plus délicate et la plus attentive.

CARTON DE WIART.

Le Président de la République a répondu à M. Carton de Wiart :

Je vous remercie, vous et vos collègues du gouvernement royal, des sentiments que vous voulez bien m'exprimer. La population du Havre s'est faite, par l'accueil qu'elle vous a réservé, l'interprète de la France tout entière.

Nous étions, en vertu des traités, au-

nants de la neutralité belge, et nous ne sommes pas de ceux qui désavouent leur signature. Mais l'héroïsme de votre nation et le sang versé en commun ont rendu notre devoir encore plus sacré, et nous le remplierons jusqu'au bout avec toute l'ardeur d'une fraternelle amitié.

Raymond POINCARÉ.

L'ARMÉE DES INDES

Les contingents hindous qui sont arrivés à Marseille et s'acheminent vers le front forment une belle et solide armée dont le soldat français aimera à connaître l'histoire et la composition.

Comme la France dans ses colonies, l'Angleterre a su gagner les sympathies des indigènes au point de pouvoir les employer d'abord pour la pacification des éléments indisciplinés de leur propre pays, puis pour la défense de la métropole. Dans l'Inde, pays immense de 300 millions d'habitants, qui offre toutes les variétés de climats, certaines races résistantes et combatives sont particulièrement propres au métier des armes. C'est parmi elles que l'Angleterre lève les corps indigènes, ou cipayes, auxquels elle assure une haute solde et des conditions de bien-être qu'aucune autre profession ne leur procurerait.

Les cipayes ne furent d'abord recrutés que pour la guerre de frontières contre les tribus remuantes. C'est lord Roberts, le général et l'administrateur célèbre par ses victoires dans l'Afrique du Sud, qui entreprit d'accroître le nombre et d'améliorer l'organisation des cipayes, de façon à procurer au corps expéditionnaire anglais un appont important en cas de guerre européenne. Ce grand esprit prévoyait, en effet, que la jalousie et l'ambition allemande éclaterait un jour en lutte armée, et il voulait prévenir son pays contre ce redoutable danger.

Lord Kitchener, ancien général en chef aux Indes, ministre de la guerre actuel, continua l'œuvre de lord Roberts et la matinée. Mais ils avaient été signalés et ils ne purent dépasser la région de Conflans-Sainte-Honorine et de Sanois. En effet, trois avions français, pilotés par Garros, Védrines et Hély d'Esternay, se dégagèrent au-dessus d'eux. Devant de tels adversaires, la retraite des « Tauben » s'imposait ! Toute la journée, du reste, des appareils français n'ont cessé de croiser au-dessus des Parisiens, qui les saluaient joyeusement.

Incurse rate des « Tauben » sur Paris.

Trois avions allemands ont tenté encore dimanche dernier de survoler Paris dans la matinée. Mais ils avaient été signalés et ils ne purent dépasser la région de Conflans-Sainte-Honorine et de Sanois. En effet, trois avions français, pilotés par Garros, Védrines et Hély d'Esternay, se dégagèrent au-dessus d'eux.

Le Vandalisme de Reims. — M. Whitney Warren, le célèbre architecte américain, associé de l'Académie des beaux-arts, est allé visiter la cathédrale de Reims, bombardée sans aucun raison militaire, par les Vandales.

Il conclut, étant donné la précision du tir allemand, « que la destruction de la cathédrale était prémeditée et voulue ». Il dit, d'autre part :

Si la cathédrale d'Amiens avait subi le même sort, les voûtes auraient sans doute cédu, par suite de la légèreté de leur construction, les arcs-boutants se seraient écroulés, entraînant la destruction des murailles, et il ne serait resté qu'une masse de pierres informe. Si donc il reste quelque chose de la cathédrale de Reims, je considère que cela est dû uniquement à la solidité de la construction, et non au désir de l'ennemi de sauver le monument d'une destruction totale qui était voulue.

Cette opinion d'un neutre est accablante. Elle condamne définitivement l'inqualifiable attentat commis par les barbares.

La Bravoure d'un Ecolier. — Le « Bulletin du ministère de l'instruction publique » publie désormais, comme en un Livre d'or, les noms des membres de l'enseignement public qui sont tombés au champ d'honneur. Entre autres récits d'actes de bravoure, voici celui dont le héros est un jeune écolier, presque un enfant.

Dès le début de la guerre, le jeune Emile Degaudez, âgé de seize ans, de Bourg et Commin (Aisne), réquisitionné comme conducteur, suivit pendant quinze jours les troupes françaises. Le 20 septembre à l'ataque du fort de B... alors qu'il se reposait avec un groupe de soldats, un gros obus allemand éclata dans la cour d'une ferme, tuant un homme, en blessant neuf, plus le jeune Degaudez et un enfant de sept ans. Alors que tous cherchaient un abri contre les obus, ensanglanté, le bras troué par un éclat, le courageux enfant enleva son petit camarade qui à la crête défoncé et le porta sous la mitraille au poste de secours, situé à 100 mètres de là. Le soir même, le pauvre petit de sept ans mourrait. Quant à Degaudez, il ne proféra pas une plainte pendant qu'on le panse et, depuis, il circule parmi les blessés.

Le ministre des affaires étrangères d'Italie. — Le marquis de San Giuliano, ministre des affaires étrangères d'Italie, ancien ambassadeur à Paris, vient de mourir. L'ambassadeur des affaires étrangères a été aussitôt assuré par M. Sandalo, président du conseil.

Tremblement de terre en Grèce. — De violentes secousses sismiques ont ébranlé la Grèce, les Cyclades et les îles Ioniennes dans la nuit de dimanche. Les dégâts sont importants. Le nombre des victimes est élevé.

NOUVELLES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Le Drapeau du 46e poméranien à Bordeaux. — Le Président de la République vient de recevoir un nouveau drapeau allemand — qu'un officier du grand quartier général avait été chargé par le général Joffre d'apporter à Bordeaux.

Ce drapeau appartient au régiment poméranien, qui compte parmi les plus solides de la Prusse. Il se distingue des autres drapeaux allemands déjà pris à l'ennemi par ce fait qu'il est décoré de la croix de fer. Aux quatre coins sont les initiales de Guillaume II ; à l'une des extrémités, le drapeau porte une couronne de lauriers entourant l'aigle de Prusse, avec une devise : « Pro gloria et patria ». La croix de fer est attachée à la hampe par une cravate de soie noire et blanche. La poignée porte le numéro du régiment, la date 1900 et les mots : « Erneut unter Koenig Wilhelm II » renouvelé sous le roi Guillaume II.

Le drapeau poméranien, déposé provisoirement dans le cabinet du Président de la République, à Bordeaux, sera, comme les autres trophées, remis prochainement à l'hôtel des Invalides, à Paris.

Le Président de la République visite les blessés. — M. Raymond Poincaré s'est rendu dimanche, accompagné du général Duprige, secrétaire général de la présidence, à l'hôpital temporaire de la rue de Saint-Genès, à Bordeaux, où il a visité les blessés français et remis une somme de 1,000 francs pour apporter quelques douceurs à ces vaillants soldats.

Un des meilleurs joueurs de rugby du monde, Gaston Lane, membre du Racing-Club, qui avait porté brillamment les couleurs françaises au cours de nombreux matches internationaux, a succombé dans un des derniers combats de l'Aisne.

Jean Bouin, champion de la course à pied, est tombé au champ d'honneur. Il écrivait dans sa dernière lettre : « Malgré mon absence de galons, je suis chef de patrouille ; c'est très dangereux, mais très sportif. C'est ici que la reputation devient indispensable pour approcher les sentinelles allemandes et leur sauter au cou, car il faut éviter le bruit, sans quoi l'on subira le même sort.

Le jockey Alec Carter, la plus fine des cravaches françaises, car il s'était fait naturaliser, et qui servait dans un régiment de dragons, a été tué de deux balles au ventre.

Dans le Train du Généralissime russe. — M. Parès, professeur d'histoire et de littérature russes à l'Université de Liverpool, a été ramené dans le train où est installé le quartier général du généralissime russe. Il fut invité au lunch. Il fut frappé par l'absence de protocole ; on se trouvait simplement, dit-il, entre compagnons de travail, sans aucune cérémonie, absolument comme on opère dans les maisons de Moscou où l'on travaille fraternellement pour les blessés. Un avis affiché impose une amende de six sous, au profit des victimes de la guerre, à ceux qui se donnent des poignées de main. Il remarqua une image populaire représentant le coq russe Kruchikov dans son combat contre onze uhlans. Pas d'alcool sur la table, conformément à la proclamation du grand-nicolas.

Combat singulier. — Un sous-officier de cavalerie anglaise, séparé de ses hommes, s'était caché à la lisière d'un bois, près d'une route. Il vit bientôt arriver un soldat allemand en armes, faisant une reconnaissance. L'Anglais aurait pu tuer l'ennemi, mais il considéra qu'il n'était pas élégant d'opérer une surprise. Il voulut un combat face à face, et pour provoquer son adversaire, il lui administra un magistral coup de pied dans le bas des reins. L'Allemand, au lieu de riposter, s'enfuit en hurlant, abandonnant ses armes au sous-officier anglais qui, pris d'un rire ravi, n'eut pas la force de tirer sur le fuyard.

Exemple à suivre. — Le département des Deux-Sèvres a mis gratuitement à la disposition des régions qui ont été occupées par l'ennemi quarante wagons de pommes de terre, entre 5.000 et 6.000 kilos chacun. « Les départs favorisés par leur situation géographique, dit le préfet, ont le devoir de venir en aide à ceux qui ont été envahis. » Cette offre a été acceptée avec reconnaissance et les excellents tubercules arrivent sans retard vers les départs éprouvés.

Le meurtre d'un orage terrible qui nous surprit ainsi à travers bois en descendant du Ballon d'Alsace. — Quand nous quittâmes l'abbaye d'en haut, les images étaient au-dessous de nous. Quelques sapins dépassaient du faîte ; mais à mesure que nous descendions, nous entendîmes évidemment dans le vent, dans la pluie, dans la grêle. Bientôt nous fîmes pris, enlacés dans un réseau d'éclairs. Tout près de nous, un sapin roula, foudroyé, et tandis que nous dégringolions un petit

ALSACE! ALSACE!

J'ai fait, il y a quelques années, un voyage en Alsace, qui est un de mes meilleurs souvenirs. Non pas cet insipide voyage en chemin de fer dont on ne garde rien que des visions de pays déçus par des rails et des fils télégraphiques, mais un voyage à pied, le sac sur le dos, avec un bâton bien solide et un compagnon pas trop cauteleur... La belle façon de voyager, et comme tout ce qu'on a vu ainsi vous reste bien !

Tous les matins, au petit jour, nous étions sur pied.

Mossié... Mossié... c'est quatre heures ! nous criait le garçon d'auberge. Vite, on sautait du lit, et, le sac bouclé, on descendait à tâtons le petit escalier de bois résonnant et fragile. En bas, avant de partir, nous prenions un verre de kirsch dans ces grandes cuisines d'hôtellerie où le feu s'allume de bonne heure avec ces frissons de sardines et de

chemin de schlittage, nous vîmes à travers un voile d'eau ruisselante un groupe de petites filles abritées dans un creux de roche. Épouées, serrées les unes contre les autres, elles tenaient à pleines mains leurs tabliers d'indienne et de petits paniers d'osier remplis de myrtilles noires, fraîches cueillies. Les fruits luisaient avec des points de lumière, et les petits yeux noirs qui nous regardaient du fond des roches ressemblaient aussi à des myrtilles mouillées. Ce grand sapin étendu sur la pente, ces coups de tonnerre, ces petits courreurs de forêts, déguenillés et charmants, on aurait dit un conte du chanoine Schmidt...

Mais aussi, quelle bonne flambée en arrivant à Rouge-Goutte ! Quel beau feu de foyer pour sécher nos hardes, pendant que l'omelette sautait dans la flamme, l'inimitable omelette réduite d'Alsace, craquante et dorée comme un gâteau !

C'est le lendemain de cet orage que je vis une chose saisissante :

Sur le chemin de Dannemarie, à un tournant de haine, un champ de blé magnifique, saccagé, fauché, raviné par la pluie et la grêle, croisait par terre dans tous les sens ses tiges brisées. Les épis lourds et mûrs s'égrenaient dans la boue, et des volées de petits oiseaux s'abattaient sur cette moisson perdue, sautant dans ces ravins de paille humide et faisant voler le blé tout autour.

En plein soleil, sous le ciel pur, c'était sinistre, ce pillage... Debout devant son champ ruiné, un grand paysan long, vêtue à la mode de la vieille Alsace, regardait cela silencieusement. Il y avait une vraie douleur sur sa figure, mais en même temps quelque chose de résigné et de calme, je ne sais quel espoir vague, comme s'il s'était dit que sous les épis couchés sa terre lui restait, toujours vivante, fertile, fidèle, et que, tant que la terre est là, il ne faut pas désespérer.

Alphonse DAUDET.
(Contes du Lundi.)

LA VIEILLE BOUFFARDE

Hein, crois-tu, mon vieux !... On vous eût bien fait rire, n'est-ce pas, si, à la caserne, il y a quelques mois, on vous avait commandé « de corvée de pipe »... pour la « distribution des brûle-gueule ! » L'intendance, pleine de tendresse, offrant un lot de pipes aux troupeaux... ah ! non, cette idée était trop drôle ! Une bonne « blague », quoi ! Et tu vois d'ici ce qu'eût été la scène dans la cour du quartier : la sonnerie annonçant l'arrivée de la voiture régimentaire qui apporte les fameuses pipes, avec la boule, par ballots soigneusement ficelés ; les hommes descendant les escaliers quatre à quatre, en se bousculant ; le capitaine en personne ouvrant les paquets, ébalant les meilleures marques, et disant : « Faites votre choix, Messieurs ! » Il ne restait plus, par là-dessus, qu'à inscrire sur votre livret individuel : *Fume la pipe en terre, ou bien : Préfère la racine de bruyère garantie !*

Et bien ! tout arrive, camarade. Le chocolat du matin, servi au lit..., c'est encore ajourné pour quelque temps, mais les pipes sont en route. Je ne te promets pas l'ambre et l'écume à foison, mais tu te contenteras volontiers, j'en suis sûr, des pipes en bois, de ces honnêtes pipes en bois qui fleurent le merisier et qui ont, dans leur simplicité, un si bon air de chez nous. Rien qu'à les tenir dans la main, on revoit la petite boutique provinciale, où une brave vieille les garde à son étalage, entre des pelotes de ficelle et quelques paquets d'épicerie. Pourtant, c'est clair, tu choiras plutôt la courte pipe en bruyère de style anglais (la pipe anglaise se porte beaucoup en ce moment) et de tuyau courbe : celle-là, c'est bien commode, on peut la fumer jusqu'à la gauche, tout en tirant des coups de fusil.

Tu verras, dès que tu l'auras « touchée », comme on dit en langue militaire, tu retrouveras toute ta belle humeur, qui t'avait quitté, le soir où tu avais perdu la bouffarde... en gagnant la bataille ! Est-ce qu'il y a par le monde un bonheur plus pur que de bourrer une bonne pipe, et de l'allumer ? La soupe, mon Dieu, il en faut, c'est une nécessité ; mais la pipe, c'est la bénédiction. C'est pour le cœur,

quand tu te réchaufferas les doigts à son foyer, que tu te moqueras des « marmites » !

Sans doute, je sais bien, une pipe neuve... est une pipe neuve. Elle ne vaut pas l'autre, l'ancienne, celle qui avait reçu tes confidences, au cours d'interminables sonneries, et roulé tes rêves dans ses ronds de fumée, celle que tu culottais à ta table, à côté de tes camarades d'enfance... Mais va, l'intimité se fera vite. Et tu seras tout surpris toi-même, au bout d'un jour ou deux, d'appeler la pipe neuve ma vieille bouffarde ». Même, au retour, plus tard, tu feras graver au feu, sur le tuyau, les noms des victoires qu'elle aura célébrées, et tu lui réserveras une place d'honneur au atelier.

Je dis : au retour, car je compte bien, brave camarade, que tu ne vas pas caser sa pipe.

C. F.

L'« Appel aux Nations civilisées »

Sous ce titre, les agences d'informations allemandes ont répandu dans le monde entier un factum impudent qui prétend démontrer :

1° Que l'Allemagne n'a pas provoqué la guerre ;

2° Qu'elle n'a pas violé la neutralité de la Belgique ;

3° Que ses soldats n'ont pas attaqué à la vie et aux biens des Belges, si ce n'est en cas de légitime défense ;

4° Qu'ils n'ont pas détruit Louvain ;

5° Qu'ils ne font pas la guerre au mépris du droit des gens et ne commettent aucune atrocité.

Ces affirmations mensongères étaient signées par les plus illustres écrivains, poètes, professeurs, savants, artistes germaniques appartenant à toutes les provinces de l'empire. Elles n'ont soulevé qu'un hoquet de dégoût, même dans les pays neutres, où la vérité, appuyée sur d'innombrables témoignages, est maintenant connue.

Il n'en reste rien qu'une fourberie de plus à l'actif de nos ennemis et la preuve que l'élite se confond avec la lie de la population dans cette nation déshonorée.

Alphonse DAUDET.
(Contes du Lundi.)

Notre-Dame de Paris

Cette fois, les Teutons ne trouveront pas, malgré leur génie de l'imposture, une apparence de justification.

A Reims, ils prétendent qu'on avait hissé des canons sur les tours : ce qui est matériellement impossible. A Paris, ils ont envoyé un taube contre Notre-Dame : ils ont visé le sublime monument, ils l'ont atteint au transept du nord. Six poutrelles brisées, la maîtresse-poutre déchirée et enflammée, les plombs fondu, la verrière de l'horloge criblée de mitraille : voilà la manifestation de cette culture allemande que M^e de Staél nous vantait, sans se douter qu'elle n'était que le porte-voix retentissant de Schlegel, l'aïeul intellectuel de l'agence Wolff.

A l'instant même où les Teutons tentaient d'incendier Notre-Dame de Paris, ils mobilisaient une équipe de professeurs et d'artistes sans talent, et leur faisaient signer un appel aux nations civilisées pour protester contre les calomnies qui salissent « la juste et bonne cause de l'Allemagne ». En France, l'écrivain, le professeur et l'artiste n'acceptent d'autre consigne que celle de leur conscience, ils écrivent ce qu'ils veulent, et quand et comme ils le veulent.

En Allemagne, la pensée est militarisée, comme l'enseignement : l'éstat-major fait cracher l'encre comme la mitraille. Un ordre est donc venu de déclarer que l'empereur a toujours été le plus constant des pacifistes, que leurs soldats n'avaient jamais porté atteinte à la vie ou aux biens d'un seul citoyen belge, que nulle part le droit des gens ne fut violé ! Une ky-

rielle de gens connus se sont déshonorés en signant ces impostures.

Parmi ces signatures, brillent celle d'un Hans Thoma, qui ne sait pas dessiner ; de l'avorton que Wagner nous a légué, le grotesque Siegfried ; du chef d'orchestre Weingartner, que Paris applaudissait il y a quelques mois. On remarque aussi le brocant Bode, célèbre par son commerce des faux Rembrandt ; l'Hauptmann, qui fut joué à l'Odéon ; le Max Liebermann, hôte de nos salons. Avec quelques pasteurs luthériens, ce choeur se forme de régents, de pions et de fonctionnaires, inconnus en dehors de leur petite cabale. A peine pourrait-on tirer du tas un égyptologue, Dorpfeld, qui n'égale certes pas notre Maspero.

Ils entonnent leur couplet « en qua-

lité de représentants de l'art et de la science allemands ».

Et bien ! il n'y a point d'art allemand, cette science ne dépasse en rien celle de l'Angleterre ou de la France. Cela résulte du groupement qui représente la garde intellectuelle du Rhin.

« Notre militarisme, disent-ils, est nécessaire pour protéger notre culture. »

Une culture où on met en avant un chef d'orchestre, le kronprinz de Bayreuth, le gribouilleur Hans Thoma, le peintre en toile Liebermann et un trai-quant de tableaux comme Bode !

La vérité se découvre en inversant les termes.

La culture allemande ne sert qu'à donner une apparence de civilisation au militarisme. L'Université masque la caserne, mais elle est une caserne elle-même. Professeur ou officier sont synonymes, et les uns et les autres ne se soucient que de préparer la conquête, dans cette race de proie.

« Si dans cette guerre terrible des œuvres d'art ont été détruites ou l'étaient un jour, voilà ce que tout Allemand déplorera certainement, tout en contestant d'être inférieurs à aucune nation dans notre amour de l'art. Nous refusons d'acheter la conservation d'une œuvre d'art au prix d'une défaite. »

Est-ce que le respect de la cathédrale de Reims était au prix d'une défaite ? L'église Saint-Rémy a beaucoup souffert quoiqu'on n'en parle pas, faute dans le public d'une éducation artistique suffisante.

Quelle défaite fallait-il conjurer l'autre jour, à Paris, quand le Taureau bombardait Notre-Dame ?

Rapprocher cet acte infâme de l'appel aux nations civilisées suffit à la démonstration. Ils osent se dire civilisés et parler de l'héritage d'un Goethe (qui n'a jamais pu faire les Français même comme envahisseurs, parce qu'il se reconnaissait leur débiteur spirituel), d'un Beethoven (qui les aurait reniés avec la même âme qui a enfanté la « Neuvième symphonie ») et d'un Kant (qui n'est qu'une idole dérisoire, malheureusement acceptée dans notre panthéon universitaire, et dont la prétendue valeur ne résiste pas à un sérieux examen). Ils finissent leur factum en parlant de leur honneur, et ce dernier trait met un cul-de-lampe grotesque au bas des signatures.

Leur honneur a péri à Reims et ce qu'il en pouvait rester a disparu l'autre jour à Notre-Dame de Paris.

PÉLADAN.

Ce BULLETIN est réservé à la zone des armées. Les correspondances doivent être adressées : « Cabinet du ministre de la guerre, bureau de la presse, Bordeaux. » Les manuscrits ne sont pas rendus.

Les barbares entre eux

Quand les Français, après le départ des Allemands, qui avaient à demi anéanti Raon-l'Etape, sont rentrés dans cette petite ville, ils sont allés à l'ambulance allemande installée à la caserne. Ils ont reculé d'horreur. Ils y ont trouvé vos blessés tout affolés, absolument terrifiés par leurs propres médecins. Les salles étaient remplies mi-parties de blessés et de cadavres datant de huit à dix jours. Le linge sale, les pansements, les déjections, on les jetait dans la rue des lits. Les blessés nageaient dans le pus. Je note les renseignements techniques que m'a dictés un praticien témoin de cette ignominieuse situation : « Nous avons trouvé des opérations inachevées datant de quelques jours, des amputations en gigot, une débauche d'intervention, le tout suppurrant. » Enfin, toujours dans l'ambulance, une salle d'horreur contenait empilés des corps en putréfaction !

Faites votre enquête, messieurs les intellectuels. Je ne vous dis que ce qui se rapporte à vos propres blessés. Je pense bien qu'il vous serait égal de savoir que ces médecins faisaient enterrer les morts à quinze mètres de l'autre hôpital, sur les places publiques, sur les quais de la Meurthe, tout contre la rivière. Qu'importe, s'il ne s'agit que de nuire aux Français ! Pourtant cela est significatif pour compléter ce que je veux qu'on comprenne : à se permettre d'agir sans aucun respect de l'ennemi, on arrive nécessairement à perdre le respect de la science, de son art, de son devoir professionnel, de sa dignité propre.

A deux pas de Raon-l'Etape, dans la valle de Celles, logeait un illustre chirurgien allemand, une des gloires de la science d'outre-Rhin. Pas une fois il ne s'est occupé des blessés ses compatriotes : il a commandé du vin, et pendant quinze jours il n'a pas dessoulu.

Voilà des faits parlants. Je ne les commenterai pas. Je risquerai de les affabuler par un ton passionné. Que l'on veuille bien, tout simplement, réfléchir sur cette effroyable dégradation où voilà tombés

des représentants de la fameuse science allemande, après deux mois qu'ils se soumettent pratiquement à leurs doctrines de guerre.

Maurice BARRES,
de l'Académie française.

Chansons de route.

Guillaume et Guillaumette

Sur l'air du tra...

C'est l'Empereur Guillaum' qui a perdu déjà l'argent de son royaume et cri' : qui le rendra ? C'est son fils Guillaumett' qui lui a répondu : Je vais voir à Paris si les pou'l ont pondu.

Sur l'air du tra la la la, (bis)

Sur l'air du tra deri déra,

Tra la la !

C'est l'Empereur Guillaum' qui vite a répliqué ! Cet agent de Paris, fais-le donc rappiquer !

Et son fils Guillaumett' qui lui a répondu : Donn' moi un million d'hom'm pour que rien soit perdu.

Sur l'air du tra la la, etc...

C'est l'Empereur Guillaum' qui vite a répliqué ! Cet agent de Paris, fais-le donc rappiquer !

Et son fils Guillaumett' qui lui a répondu : Donn' moi un million d'hom'm pour que rien soit perdu.

Sur l'air du tra la la, etc...

C'est l'Empereur Guillaum' qui dit : depuis Tu dois être arrivé ; que fais-tu donc, feignant ? Et son fils Guillaumett' qui lui a répondu : Si j'ai trouvé Paris, je veux être pendu !

Sur l'air du tra la la, etc...

C'est l'Empereur Guillaum' qui a compris l'agent de Paris, fais-le donc rappiquer !

Et son fils Guillaumett' qui lui a répondu : Pendant que j'me cuitaits, la galette a fondu !

Sur l'air du tra la la, etc...

Orl' Empereur Guillaum', furieux, a demandé : Que pensent les Français de notre coup raté ?

Et son fils Guillaumett', penaud, a répondu : Ils disent simplement que nous sommes fous.

Sur l'air du tra la la la la, (bis)

Sur l'air du tra deri déra

Tra la la !

Leon MICHEL.

Pour les familles des soldats

Les allocations aux soutiens de famille.

— M. Malvy, ministre de l'intérieur; M. Millerand, ministre de la guerre, et M. Ribot, ministre des finances, adressent aux préfets de France et d'Algérie la circulaire suivante :

» Dans notre dernière circulaire, nous faisons ressortir que l'application de la loi du 5 août 1914 avait donné lieu à la fois à des mécomptes et à des abus.

» Vous avez le moyen de poursuivre les abus en procédant à la révision de toutes les demandes qui vous paraissent avoir été accueillies sans raison suffisante ; il nous paraît nécessaire de vous permettre également de réparer les erreurs ou les injustices qui ont pu être commises à l'égard des familles dont le droit à l'allocation vous est démontré.

» Il ne faut pas qu'un seul des vaillants soldats de France qui versent chaque jour leur sang pour la patrie puisse avoir un instant cette pensée que la famille laissée au foyer natal est privée de ce qui lui est nécessaire pour vivre. Nous avons le devoir de libérer leur esprit d'un pareil souci.

» Vous aurez, en conséquence, à examiner attentivement toutes les réclamations qui pourront vous être adressées par les postulants dont les demandes ont été déjà écartées par les commissions cantonales et d'appel.

» Vous appréciez leur valeur, en tenant compte des indications que vous aurez recueillies par vos moyens d'information les plus sûrs ; et, dans le cas où les réclamations vous paraîtront justifiées, il vous appartiendra de les représenter devant la commission d'appel, en lui remettant les nouveaux éléments qui auront servi de base à votre propre appréciation.

» Cette dernière statuera alors en dernier ressort.

» Je vous prie de donner en ce sens des instructions à vos collaborateurs et de leur signaler l'intérêt particulier que j'attache à ce que les demandes dont il s'agit soient l'objet, de leur part, du plus attentif examen. •

PAROLES FRANÇAISES

Quatre braves qui ne se connaissent pas

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMEE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

12^e Corps d'Armée.

Soldat POUQUET, 10^e d'infanterie : Le 8 septembre, étant lui-même blessé d'une balle à la poitrine, a transporté dans une brouette sous une pluie de balles, son adjudant grièvement atteint. Malgré sa blessure est revenu reprendre sa place au feu.

Trompette POTEVIN, 34^e d'artillerie : Le 8 août 1914, a donné un bel exemple de courage et d'énergie en trainant seul, pendant 150 mètres, sous le feu très violent d'obusiers, un canon laissé en arrière qu'il est arrivé à remettre sur son avant-train et à arracher à l'ennemi.

15^e Corps d'Armée.

Chef de bataillon GAUBE, 98^e d'infanterie : Séparé de tous renforts par la violence et la précision du tir de l'ennemi, a tenu seul pendant 13 heures, avec 6 compagnies, un village et une partie d'un bois, ne s'est replié qu'à la nuit noire après avoir subi sans broncher des pertes très sensibles.

Capitaine DEBENEDETTI, 16^e d'infanterie : S'est affirmé depuis le début de la campagne et particulièrement au feu. Commandant de compagnie parfait, actif et énergique, plein d'un superbe élan. Devenu commandant du 1er bataillon, le 20 août, son commandant ayant été tué, l'a conduit dans les combats suivants avec compétence et un remarquable entraînement le 27 août.

Capitaine THOMAS, 16^e d'infanterie : A fait preuve depuis le début de la campagne des plus parfaites qualités de dévouement, d'innassable labeur, d'un calme et d'une sérénité admirables sous le feu. Blessé aux côtés de son chef en écrivant ses ordres sous la dictée, le 27 août.

Capitaine JAY, 16^e d'infanterie : A brillamment conduit et dirigé sous le feu sa compagnie et ensuite le 2^e bataillon, à partir du 25 août, date à laquelle son chef de bataillon et les capitaines du 2^e bataillon étaient hors de combat. Commandant le 27 août le bataillon d'avant-garde, a attaqué et occupé un village dans des conditions très difficiles et très dures. Chargé plusieurs fois de missions périlleuses et difficiles, s'en est toujours acquitté à son honneur.

Médecin-major CASSAN, 38^e d'infanterie : Étant seul médecin de l'active dans son régiment dès le début de la campagne, a fait face à toutes les obligations de son service avec un zèle, une activité absolument exceptionnelles. En particulier a organisé et fait fonctionner avec le plus grand courage et le plus grand sang-froid, les postes de secours dans les diverses affaires auxquelles le régiment a pris part les 14, 20, 21, 23 et 26 août. Grâce aux mesures prises, les postes de secours ont fonctionné avec un rendement maximum dans un minimum de temps et n'ont été déplacés qu'à la dernière minute et sous le feu de l'ennemi.

Adjudant-chef LABOURIER, 36^e d'artillerie : Placé à la tête de l'échelon de la batterie, a exercé le commandement avec un calme et un sang-froid tout à fait dignes d'éloges. Le ravitaillement de la batterie a pu ainsi s'effectuer, malgré des circonstances très difficiles.

Adjudant GUYOT, 35^e d'artillerie : A fait preuve depuis le commencement de la campagne de très précieuses qualités d'organisation, a prêté au capitaine commandant le concours le plus efficace pour soutenir le moral de sa batterie après des périodes pénibles. A montré une réelle bravoure en allant chercher les blessés avec le capitaine commandant, sous un feu violent.

Adjudant GANDELON, 36^e d'artillerie : Très belle tenue au feu pendant toute une journée. A, par son attitude, contribué largement à la façon remarquable dont le service des pièces a été effectué à la 7^e batterie.

Médecin des logis GAUTHIER, 36^e d'artillerie : Une voiture de sa section ayant eu cinq chevaux tués par un obus, a, sous un feu d'artillerie particulièrement violent, ramené les voitures et les harnachements au complet. A été remarquable de sang-froid et de tranquillité.

15^e Corps d'Armée.

Capitaine d'Hangouwart, 88^e d'artillerie : Le 26 septembre, dans un combat qui a duré toute la journée, a continué son tir avec la même énergie et le même calme, n'hésitant pas à venir se mettre en batterie immédiatement derrière les lignes d'infanterie, sur un terrain depuis longtemps repéré par l'ennemi. A permis, grâce à son action, de conserver un pont malgré de violentes attaques répétées de la garde prussienne.

Cavalier RAOUX, 11^e hussards : Séparé de sa troupe, le 25 août, s'est dissimulé et maintenu dans les lignes allemandes, jusqu'au 12 septembre. Une fois l'ennemi repoussé, s'est empressé de rejoindre son corps.

17^e Corps d'Armée.

Général BERTEAUX, commandant la 68^e brigade d'infanterie : A, dans la matinée du 26 septembre, par sa présence d'esprit, son sang-froid et son activité, largement contribué au succès de la journée dans la partie décisive du champ de bataille.

Colonel MAHEAS, 88^e d'infanterie : A fait preuve depuis le commencement de la campagne, d'un courage à toute épreuve et d'un complet mépris du danger ; grâce à son exemple et à la confiance absolue qu'il a su inspirer à ses hommes, est arrivé, au milieu des circonstances les plus difficiles, à maintenir toujours son régiment à son poste de combat et à accompagner les missions qui lui ont été confiées.

Capitaine TALLET, chef de patrouille 207^e d'infanterie : A essayé couragusement le feu de l'ennemi et est revenu de sa mission en ayant fait et ramené trois prisonniers.

Capitaine ALBAFOUILLE, 23^e d'artillerie : A montré la plus grande énergie dans le commandement de son groupe.

Capitaine TARRAL, 23^e d'artillerie : A maintenu sa batterie dans le plus grand ordre sous la fusillade de l'infanterie ennemie jusqu'au moment où il a été blessé.

Capitaine CHARRY, 23^e d'artillerie : A montré la plus grande énergie et à brillamment commandé sa batterie dans différents combats. A dispersé, le 25 septembre, par son tir, une colonne d'infanterie allemande.

Chef de bataillon MARTINET, état-major du 17^e corps d'armée : A dirigé le 5^e bataillon de l'état-major au milieu des plus grandes difficultés ; a été chargé de diverses missions de guerre, où il a fait preuve de sang-froid, d'énergie et de la plus heureuse initiative.

Chef de bataillon LOUVEAU DE LA GUINGRAYE, état-major de 34^e division d'infanterie : Chef d'état-major de la division, n'a pas cessé depuis le début de la campagne de seconder son chef de la manière la plus intelligente et la plus énergique, dans les circonstances les plus critiques et les plus périlleuses, non seulement pour son service même d'état-major, mais aussi sur le terrain, pour conduire ou ramener des troupes au combat, porter des ordres importants, notamment le 27 août, et les 7, 8, 9 et 26 septembre.

Capitaine BEURTON, état-major du 17^e corps d'armée : Travailleur infatigable, toujours prêt à marcher ; a rempli depuis le commencement de la campagne de nombreuses missions de guerre avec le plus grand sang-froid et une énergie de tous les instants.

Capitaines DELTEL et DE CASTELNAU, état-major de la 34^e division d'infanterie : Se sont, pendant la bataille du 26 septembre, multipliés de toutes manières pour assurer l'exécution des ordres donnés et reconduire à diverses reprises les bataillons à leurs emplacements sous le feu.

Capitaine CLLIE, état-major de la 34^e division d'infanterie : A assuré avec une intelligence et une énergie remarquables, pendant les journées des 25 et 26 septembre, l'exécution des ordres de son chef en se rendant constamment sur le front des troupes engagées, sous une véritable pluie d'obus.

Médecin des logis ROBIN, 23^e d'artillerie : Belles qualités d'énergie et de sang-froid sur le champ de bataille.

Canonnier BOUGES, 23^e d'artillerie : Belles qualités d'énergie et de sang-froid sur le champ de bataille.

Canonnier CHALOU, 23^e d'artillerie : Belle conduite sur le champ de bataille. A eu l'épaule traversée par une balle.

Chasseur GENOT, 9^e chasseurs : Après avoir chargé, avec deux camarades, une patrouille de dragons allemands, dont deux furent tués à coups de sabre, a eu son cheval tué sous lui, et, quoique blessé, a continué courageusement le combat à pied et tué un des dragons ennemis sur vivants.

Caporal PASTOR, 2^e génie (compagnie divisionnaire de la 34^e division) : A donné

un bel exemple d'énergie et de courage, le 26 septembre, lors de la mise de feu d'une toussasse.

19^e Corps d'Armée.

Sous-lieutenant FRANCEZ, 3^e zouaves : Dans un violent combat, n'a pas hésité à se porter en avant de sa personne. A donné à tout son régiment le plus bel exemple de bravoure et de stoïcisme sous le feu de l'artillerie et des mitrailleuses. A électrisé ses hommes.

Chef de bataillon PERRET, 2^e tirailleurs de marche : A été blessé grièvement à l'épaule en étant à son poste de commandement, en première ligne. A refusé de se laisser transporter sur un brancard, laissant ce moyen de transport aux autres blessés. S'est rendu à pied au poste de secours, ne laissant rien voir des souffrances qu'il endurait.

Médecin des logis GRESSE, 8^e d'infanterie : Le 28 août 1914, ayant eu la cuisse brisée par une balle, a continué à commander sa batterie sous le feu ennemi jusqu'à la fin de la journée. Evacué, vient de rejoindre sa batterie ayant refusé un congé de convalescence.

Brigadier DUHAU, 8^e groupe d'Afrique : Blessé très grièvement, le 28 août 1914, a continué son service de téléphoniste jusqu'au moment où il a perdu connaissance.

Capitaine DALEAS, 1^e zouaves de marche : Blessé une première fois au doigt, s'est fait panser sans quitter le commandement de sa compagnie ; une seconde blessure au bras ayant provoqué une hémorragie abondante, s'est encore fait panser sur place. Frappé une troisième fois par tout le corps et dans la poitrine par des éclats d'obus, a gagné seul l'ambulance, refusant toute aide de ses hommes.

Chef de bataillon CLERC, 6^e tirailleurs indigènes : Le 27 et le 28 août, a fait preuve de la plus grande bravoure et d'un mépris complet du danger. A été tué au moment où, précédant son bataillon, il l'entraînait à la charge contre une batterie de mitrailleuses ennemis, brusquement démasquée à très faible distance.

Capitaine MULLER, 6^e tirailleurs indigènes : Le 28 août, a fait preuve d'un imperturbable sang-froid et de la plus grande bravoure. A été tué au moment où, se conformant à l'exemple de son chef de bataillon, il entraînait sa compagnie à l'assaut d'une batterie de mitrailleuses ennemis brusquement démasquée à très faible distance.

Groupes de divisions de réserve.

Médecins auxiliaires GRISOT et MONTUAN : Le 30 août, ont conduit leurs équipes de brancardiers très avant sous le feu et n'ont ramené leurs blessés et leurs hommes qu'au prix de mille difficultés et grâce à leur remarquable énergie.

21^e Corps d'Armée.

Capitaine BEAUGIER, 3^e bataillon de chasseurs : A fait preuve, depuis l'ouverture des hostilités, de beaucoup de courage et de sang-froid. Le 3 septembre, a maintenu sa compagnie sur place, de 9 à 19 heures, malgré les attaques violentes de l'ennemi.

Capitaine DUBARLE, 3^e bataillon de chasseurs : A entraîné avec vigueur sa compagnie jusqu'à la première tranchée allemande. A fait preuve d'une énergie, d'un sang-froid et d'une bravoure au-dessus de tout éloge.

Capitaine LANCELME, 12^e d'artillerie : Dirigea avec une habileté très remarquable les tirs de sa batterie même sous un feu violent. Blessé au pied le 24 août. Excellente tenue sous le feu.

14^e RÉGIMENT D'INFANTERIE : Après s'être emparé d'un village dans la nuit du 13 au 14 septembre, a dû l'abandonner, à la suite d'un violent bombardement, dans la matinée du 14 ; s'en est emparé de nouveau dans la soirée du 15, et, depuis ce temps, s'y maintient et en assure la possession, malgré toutes les attaques d'infanterie qu'il a eu à repousser et le bombardement d'une extrême violence qu'il n'a cessé de subir.

Ce régiment a, en particulier, le 19 septembre, repoussé une attaque d'une brigade allemande qui avait réussi à pénétrer dans la partie est du village en infligeant à l'ennemi de grosses pertes et en faisant 160 prisonniers. Il a pu par sa ténacité et sa remarquable endurance, non seulement se maintenir dans le village à peu près complètement détruit, mais prendre pied dans les tranchées au nord de la localité, assurant ainsi à l'armée ce point d'appui très important, objet des attaques incessantes de l'adversaire.

Divers.

Capitaine d'état-major MIQUEL : Envoyé fréquemment en mission jusqu'à la ligne de feu, a mis la plus grande énergie à assurer l'exécution des ordres du commandant et à lui, par son attitude calme et ferme, donner confiance aux troupes.

Lieutenant BILLIARD, compagnie divisionnaire du génie, 19/1 : Au combat du 23 septembre, ayant été renversé et lancé à plusieurs mètres plus loin par le souffle d'un obus d'artillerie lourde, a, malgré les meurtres qu'il ressentait, continué sa mission aux avant-postes, a fait preuve ainsi de beaucoup d'énergie et de sang-froid.

Lieutenant de réserve POUSSIN, adjoint au chef de groupe : Durant le combat du 14 septembre, un caisson d'une batterie ayant pris feu, s'est porté spontanément à cette voiture et a pris avec le plus grand sang-froid les mesures nécessaires pour empêcher son explosion.

Sous-lieutenant de réserve FRAPOLLI, compagnie divisionnaire du génie 19/1 : A fait preuve du plus grand sang-froid et de dévouement en aidant son bataillon à démanteler continûment l'artillerie à ramasser et à soigner les nombreux blessés de la compagnie ; a ensuite secondé avec le plus grand calme et beaucoup d'énergie le lieutenant qui, après avoir ramassé les

Troupes Marocaines.

Chef d'escadron TURPIN, 4^e groupe d'Afrique : A conduit son groupe avec beaucoup de distinction et de vaillance. A été très grièvement blessé, le 1er septembre 1914, en portant en avant une de ses batteries pour s'opposer à l'attaque de l'infanterie ennemie.

Capitaine EASTIDE, 4^e groupe d'Afrique : Le 28 août 1914, ayant eu la cuisse brisée par une balle, a continué à commander sa batterie sous le feu ennemi jusqu'à la fin de la journée. Evacué, vient de rejoindre sa batterie ayant refusé un congé de convalescence.

Médecin des logis GRESSE, 8^e d'infanterie : Le 28 août 1914, ayant eu la cuisse brisée par une balle, a continué à commander sa batterie sous le feu ennemi jusqu'à la fin de la journée. Evacué, vient de rejoindre sa batterie ayant refusé un congé de convalescence.

Brigadier DUHAU, 8^e groupe d'Afrique : Blessé très grièvement, le 28 août 1914, a continué son service de téléphoniste jusqu'au moment où il a perdu connaissance.

Capitaine DALEAS, 1^e zouaves de marche : Blessé une première fois au doigt, s'est fait panser sans quitter le commandement de sa compagnie ; une seconde blessure au bras ayant provoqué une hémorragie abondante, s'est encore fait panser sur place. Frappé une troisième fois par tout le corps et dans la poitrine par des éclats d'obus, a gagné seul l'ambulance, refusant toute aide de ses hommes.

Chef de bataillon BLAVET, 9^e d'infanterie : Chargé le 26 septembre d'enlever avec son bataillon et deux escadrons à pied deux localités, s'est acquis de cette tâche avec le plus bel entraînement et la plus grande bravoure. Grâce à son sang-froid et à son courage tout à fait remarquable, a maintenu son bataillon retranché dans ces localités dans une attitude supérieure et un calme parfait pendant trois jours et trois nuits sous un feu d'artillerie lourde extrêmement violent.

Service de l'Aviation.

Chef de bataillon CHABORD, chef du service des reconnaissances aériennes de l'armée : A dirigé depuis les premiers jours de la mobilisation un service de reconnaissances aériennes et a fait preuve des plus brillantes qualités dans la direction de ce service.

Chef de bataillon HOARAU DE LA SOURCE, 95^e d'infanterie : A donné au combat une nouvelle preuve de son activité intelligente et de son sens tactique. Peut tout commander à la compagnie qu'il a brillamment commandée au cours du fait d'armes qui a valu à tout son bataillon d'être cité à l'ordre de l'armée.

Capitaine SALLE,

section de mitrailleuses avec son lieutenant à 300 mètres en avant de nos lignes pour se rapprocher de l'artillerie ennemie, et a contribué puissamment à éteindre le feu de cette dernière.

Adjudant-chef PIETRI, 123e d'infanterie : A fait preuve de la plus grande énergie en ramenant deux fois au feu sa section un instant repoussée par l'ennemi; l'a maintenue sur sa position avec la plus grande fermeté malgré un feu intense. A coura-geusement fouillé pendant la nuit les maisons du village.

Sergent COMET, 18e d'infanterie : A toujours fait preuve du plus grand courage dans les divers combats auxquels le régiment a pris part, donnant à tous un superbe exemple d'énergie et de sang-froid. S'est, à deux reprises, avancé seul en avant des lignes sous un feu des plus violents pour aller reconnaître à moins de 20 mètres une maison et une tranchée encore occupées par l'ennemi.

Maréchal des logis CIRCAR, 10e hussards : A fait preuve du plus grand courage et de l'adresse la plus heureuse en tuant de sa main, à coups de pointe, plusieurs ennemis. N'a pas hésité, après la charge, à mettre pied à terre, sous un feu violent, pour ramener en brouette un blessé d'un autre escadron.

Sergent renégat DOIGNY, 4e groupe cycliste de la 4e division de cavalerie : A fait preuve, au combat, du plus grand sang-froid et d'une grande bravoure. A été blessé grièvement à la tête de sa section, qu'il entraînait à l'attaque d'un village.

Maréchal des logis FAES, 4e hussards : En reconnaissance, a tué de sa main un officier allemand et a ramené le cheval harponné. Rencontrant ensuite une pointe d'avant-garde ennemie, a blessé avec sa lance un des hommes.

Maréchal des logis BEAUGITTE, artillerie de la 4e division de cavalerie : Au cours d'un engagement, voit tomber à son caisson 4 chevaux sur 6, sous une pluie d'obus reconstitue sa pièce, et par son énergie sauve le matériel qui lui est confié. Lui-même reste sur le terrain malgré le danger, apporte de l'aide à la pièce voisine, également éprouvée; puis, ne voyant plus rien à faire, ayant eu son cheval tué, retourne à pied à sa batterie.

Sergent-major LEFIN, 45e d'infanterie : A fait preuve du plus grand sang-froid et a donné un bel exemple de courage en pénétrant seul, sur un pont, sous un feu très nourri, pour couper les fils de fer et déclouer des madriers qui barraient ce pont.

Cavalier HUET, 14e hussards : Ayant été coupé de la reconnaissance dont il faisait partie, par un peloton ennemi, n'a pas hésité à traverser, sabre à la main, ce peloton pour rejoindre son officier. S'est déjà, à maintes reprises, signalé par son énergie et son courage. A pris part, sur sa demande, à toutes les reconnaissances fournies par son escadron et a démonté ou tué sept cavaliers ennemis.

Maréchal des logis HECKMANN, 5e hussards : A, sous un feu violent d'artillerie, desserré le cheval tué d'un officier général pour lui en seller un autre, puis a placé sur son propre cheval le colonel d'un régiment d'infanterie et l'a conduit loin du combat.

Caporal réserviste DENGLER, 26e d'infanterie : S'est distingué par sa bravoure au cours d'un combat de nuit.

Sergent DURAND, 25e d'infanterie : S'est constamment distingué par sa bravoure; s'est particulièrement signalé en entraînant sa section à l'attaque d'une position sous un feu violent.

Soldat réserviste TRICHARD, 153e d'infanterie : Sous un feu extrêmement violent est allé ramasser un blessé, l'a chargé sur son dos et l'a ramené dans les lignes françaises.

Conducteur réserviste BEUCHOT, groupe de brancardiers de la 39e division : Conduisant une voiture de blessés et assailli par trois fantassins ennemis, tua l'un d'eux, et put, malgré le feu des autres, amener sa voiture.

Adjudant-chef SCHWARTZBROD, 294e d'infanterie : Belle conduite au feu. Blessé trois fois, n'a quitté sa section qu'à la nuit pour se faire panser.

Cavalier LAMBROT, 2e hussards : S'est élancé seul à la charge en avant de son peloton contre un peloton ennemi. S'est de nouveau particulièrement distingué par l'énergie et la vigueur extraordinaires manifestées au cours d'une charge de son escadron.

Sergent réserviste GAULTIER, 64e d'infanterie : Désigné comme soldat de 2e classe pour commander une section, a, en toutes circonstances, été le modèle de ses hommes. Nommé sergent, a continué par sa bravoure à entraîner sa section. Blessé grièvement, a gardé le commandement de sa troupe jusqu'à complet épuisement. Est resté en criant : « Vive la France ! 3e section, continuez à faire votre devoir ! »

Soldat LE DEAN, mitrailleur au 65e d'infanterie : A sauvé sa pièce en la portant sous le feu de l'ennemi pendant près d'un kilomètre.

Sergent réserviste DRENEAN, 93e d'infanterie : A, au cours d'un combat, transporté en lieu sûr son colonel blessé, marchant lentement sous une pluie de balles pendant un mouvement de repli.

Sergent réserviste PAPIN, 64e d'infanterie : A eu une conduite exemplaire au feu, en toutes circonstances. Blessé de deux balles au bras, a continué à faire le coup de feu sans jamais se plaindre et en encourageant ses hommes.

Soldat réserviste GUIGNANDEAU, cycliste à la 42e brigade : Sous les balles a chargé sur un tombereau un stock important de cartouches qui avait été déposé à la mairie. L'a ramené seul par la route carrossable longue et proche de l'ennemi. Dans un nouveau combat, s'est encore distingué par sa bravoure et son sang-froid.

Canonnière TOUBLANC, servant au 35e d'artillerie : A été demander à 500 mètres de sa batterie et sous un feu violent de fusils et de mitrailleuses, un renseignement remarquable en transportant à l'abri et sous un feu violent de mitrailleuses son capitaine blessé. Est revenu pour le chercher la nuit, et l'ayant trouvé mort a rapporté tous les objets de valeur qu'il avait sur lui.

Soldat GRACNIC, 62e d'infanterie : Brillante conduite au feu. A eu le bras emporté.

Adjudant BECAMP, 116e d'infanterie : A fait preuve d'un courage et d'un dévouement remarquables en transportant à l'abri et sous un feu violent de mitrailleuses son capitaine blessé. Est revenu pour le chercher la nuit, et l'ayant trouvé mort a rapporté tous les objets de valeur qu'il avait sur lui.

Brigadier réserviste HERVIOU, 2e chasseurs : Très brave, réclame toujours la place la plus périlleuse, remonte constamment le moral de ses camarades. Sous une pluie de balles a été chercher à deux reprises différentes des fantassins blessés qu'il a ramenés sur son cheval qu'il conduisait en main. Par trois fois a fait lui seul un prisonnier.

Maréchal des logis réserviste ROUCHY, 35e d'artillerie : S'est remarquablement comporté depuis le début de la campagne. Dans un des derniers combats, a tiré jusqu'à la dernière minute avec deux canonniers seulement; s'est retiré le dernier de sa batterie, alors que les tirailleurs ennemis arrivaient aux pièces. S'est proposé deux jours après pour aller seul avec une pièce tenter de détruire un immeuble occupé par des mitrailleuses allemandes.

Brigadier RIVALLAIN, 2e chasseurs : A été entouré par des fantassins allemands, en a tué deux; a ensuite échappé à une section d'infanterie ennemie dans les bois, a traversé une rivière à gué sous les balles, et a rejoint son escadron trois jours après sur un cheval de prise.

Maréchal des logis ROBIN, 28e d'artillerie : A fait changer le timon de son caisson au moment où la batterie était exposée à un feu violent d'artillerie. A réussi à ramener, outre son caisson, un caisson abandonné par un autre régiment. A ramené aussi un officier blessé. A, par ailleurs, fait preuve en diverses circonstances de beaucoup de courage et de sang-froid.

Maréchal des logis chef JAFFARD, 1er régiment d'artillerie : Alors qu'une rafale d'artillerie ennemie faisait éprouver de graves pertes à sa batterie, a su, par son calme et son exemple, ramener l'ordre dans le personnel. Une seconde rafale ayant causé de nouvelles pertes, blessé par deux fois, est tombé à terre, a continué à donner des indications sur les mouvements à exécuter, donnant à tous un point de ralliement.

Sergent RADEAU, 13e d'infanterie : S'est distingué à plusieurs reprises par son sang-froid et son énergie. A été assez grièvement blessé.

Brigadier LEONARD, 18e dragons : Allant chercher le corps d'un de ses camarades qui venait d'être tué, n'a pu approcher à cause des coups de feu, mais voyant quelques instants après, un de ses camarades sous son cheval tué, a mis pied à terre, l'a dégagé et l'a ramené en croupe au galop sous les balles ennemis.

Brigadier GARNIER, 14e chasseurs : Brillante conduite au cours d'une reconnaissance. A abattu successivement deux ennemis avec la lance et le sabre.

Cavalier GAILLARD, 12e hussards : Blessé sérieusement alors qu'il était en reconnaissance aux côtés de son officier. A fait preuve à cette occasion et dans une affaire précédente du plus grand calme et d'une véritable bravoure sous le feu.

Adjudant TRITZ, 24e d'artillerie : Adjudant modèle. D'un courage et d'une activité à toute épreuve. Blessé deux fois, la deuxième fois très grièvement, en allant chercher sous le feu une pièce qui n'avait pu être retirée.

Caporal réserviste REMIGEREAU, 123e d'infanterie : Grièvement blessé.

REVUE DE LA PRESSE

L'Action : « Confions à nos généraux le soin de conduire et à nos fils l'honneur de combattre ; notre devoir à nous est de rétablir le crédit, de rouvrir les marchés, de reprendre les affaires, de ressaïsir l'activité maritime et coloniale qui est un des principaux enjeux de la guerre elle-même, d'être enfin le « service auxiliaire de la victoire française », pas trop indigné du service actif qui nous la prépare sur les champs de bataille des Flan-des et des Vosges ! »

Le Figaro : « En arrière de la zone de feu, l'impression que nous donne le champ de bataille est une impression d'intelligence, d'activité fébrile et raisonnée, d'ordre parfait, qui permet d'alimenter sans cesse le tumulte, le carnage et l'horreur de la ligne des combats. Depuis le front jusqu'aux parcs de ravitaillement, jusqu'aux ambulances, jusqu'aux différents états-majors de brigade, de division et de corps d'armée, c'est un mouvement perpétuel, pareil à celui d'une laborieuse fourmilière. J'ai vu un capitaine d'artillerie demander des munitions et les recevoir dix minutes après, ponctuellement. Nulle inquiétude de retard. Chacun sait qu'il sera pourvu en temps utile. »

Le Petit Provençal : « Pour l'instant, et en attendant l'heure des réparations nécessaires, la patrie belge est là où est son gouvernement et là où est son roi, c'est-à-dire là où l'on ne cessera pas de se battre avec un infatigable hérosme. »

« La patrie belge est partout où se prépare l'inévitable revanche. »

Le Matin : « Le premier acte de la guerre, la défense du sol français, est accompli. Toutes les roueries allemandes, tant de perfidies combinées, tant d'argent dépensé sans compter ont été prodigues en pure perte. »

« L'âme guerrière de notre race va pouvoir s'affirmer face à l'âme teutonne, sans bravoure véritable, parce qu'elle est sans générosité. »

« Déjà l'empire craque et se désagrège. La guerre sera peut-être longue, il faut nous armer de courage et de patience, l'ennemi en manquera avant nous. »

L'Humanité : « Partout où l'impérial reitre a vu ses armées pénétrer, les cheminées d'usine ou les puits des mines ont servi de cible à ses obusiers, et les magasins ou les entrepôts ont été l'objet des soins particuliers de ses porteurs de grenades. »

« C'est ce qui explique le nombre des manufactures rasées, des mines inondées, des fermes brûlées sur le passage des envahisseurs commandés et aguerris à cet effet. »

La Liberté : « D'une façon absolue et sans vouloir le moins du monde rattacher une observation d'ordre général à la situation du moment, il est permis de rappeler qu'à la guerre, c'est l'activité qui, seule, donne les succès définitifs. »

« Il est fort bien de se retrancher et de mettre entre son adversaire et soi des levées de ferre plus ou moins épaisse; on réussit ainsi à retarder l'assaillant, à le fatiguer même dans une certaine mesure, mais on ne le refoule pas. »

« Pour se débarrasser de lui, il faut de toute nécessité marcher sur ses positions et les aborder, sinon sur toute leur étendue, au moins sur le point qui a été jugé le plus favorable. »

Le Temps : L'Italie perd en la personne du marquis di San Giuliano un de ses hommes d'Etat les plus en vue. Il avait su prendre à Montecitorio une place enviée par son grand talent d'orateur, qui l'avait placé hors pair dans un Parlement où l'éloquence n'est pourtant pas rare. Diplomate avisé, il avait exercé une influence considérable sur les relations extérieures de son pays, et il comptait, à juste titre, comme un des représentants autorisés de l'orientation politique suivie à Rome depuis trente ans. »

Le Secolo : « Le marquis di San Giuliano, c'était une énergie malheureuse au service d'une cause désormais jugée contraire aux aspirations les plus légitimes de la nation italienne. »

Le Giornale d'Italia : « Lors des derniers entretiens que nous eûmes avec lui, le marquis di San Giuliano nous déclara : « On ne me connaît pas; quand il s'agit de l'Italie, je ne connais plus ni systèmes ni doctrines; je n'ai plus de préjugés ni d'idées préconçues, et je saurai faire toujours ce que vous pourriez et sauriez faire. »

Le Gérant : G. CALMÈS.

BORDEAUX. — IMPRIMERIES GOUNOUILHOU